

leMag

rendez-vous culturel du Courrier

CINÉMA Dans son documentaire «Capitaine Thomas Sankara», Christophe Cupelin ressuscite la figure mythique du révolutionnaire burkinabé. Retour sur une formidable utopie à la conclusion amère, dont la RTS fut par ailleurs une observatrice privilégiée.

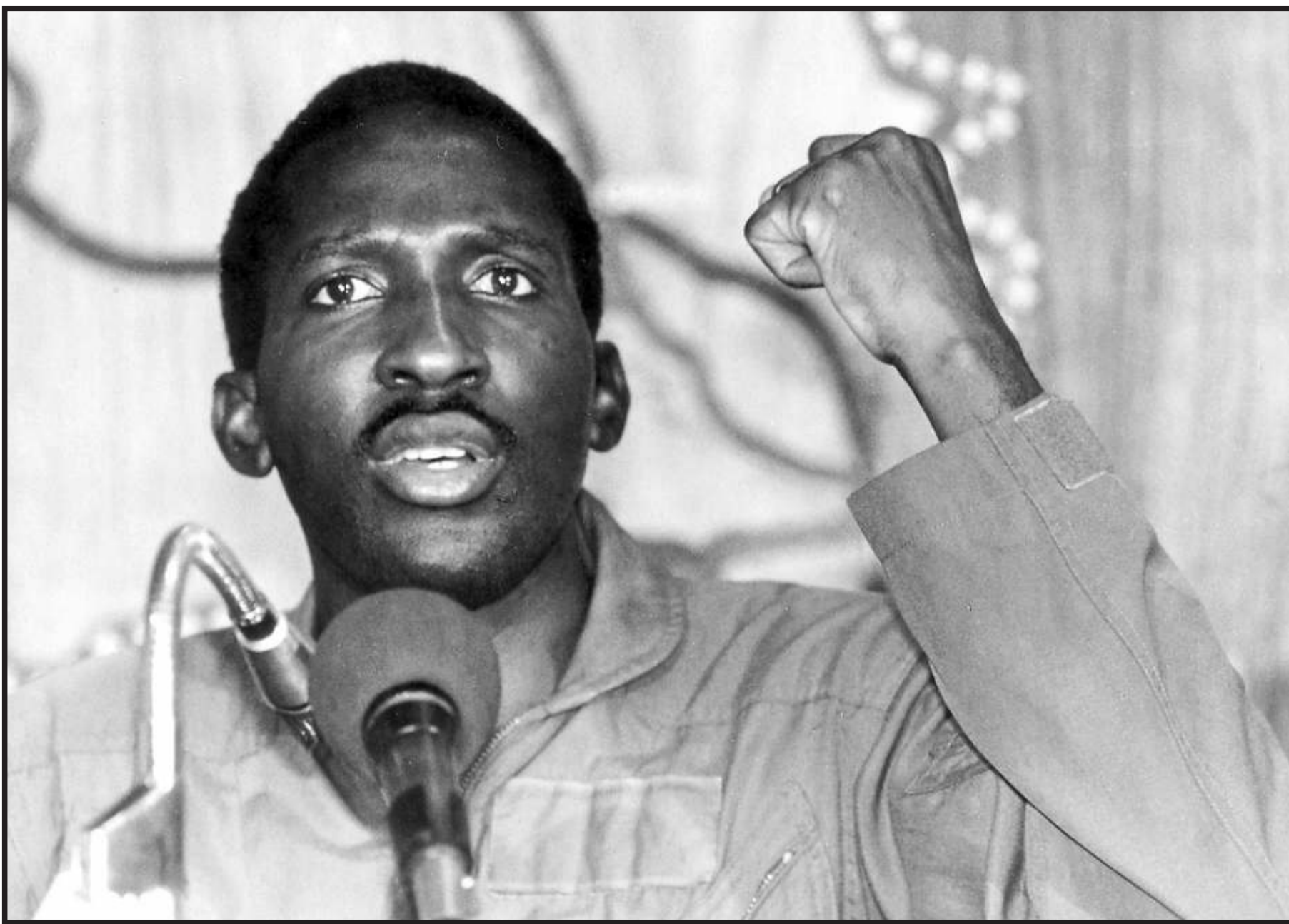


Photo.
«Quand le peuple se met debout, l'impérialisme tremble.» Ainsi parlait Thomas Sankara, charismatique meneur de la révolution au Burkina Faso. Christophe Cupelin lui consacre un remarquable documentaire. CINEWORX

Requiem pour Sankara

MATHIEU LOEWER

Projeté en Suisse à Visions du Réel et au Festival de Locarno en 2012, puis aux Journées de Soleure et à Black Movie (où il a remporté le Prix du public) en 2013, *Capitaine Thomas Sankara* arrive enfin sur nos écrans! Précédé d'échos élogieux, ce documentaire est en effet à la mesure du personnage atypique qu'il célèbre, icône révolutionnaire anticonformiste qui aurait pu changer à jamais le destin du Burkina Faso. Il ne s'agit pas d'un biopic, ni d'une investigation sur les circonstances non élucidées de son assassinat – certainement commandité par son frère d'armes Blaise Compaoré, encore à la tête du pays aujourd'hui.

Pour ce projet qui lui tenait à cœur depuis longtemps (lire interview page suivante), le Genevois Christophe Cupelin a choisi la forme particulière du film d'archives, sans commentaire ni interviews. En 90 minutes parfaitement rythmées, il retrace le règne éphémère du camarade-président, de 1983 à 1987. Quatre années durant lesquelles Thomas Sankara aura entrepris de réformer en profondeur une Haute-Volta rebaptisée Burkina Faso (littéralement «Terre des Hommes intègres»), indépendante depuis 1960 mais toujours sous la coupe néocoloniale de la France.

Le documentaire se focalise dès lors sur la parole et l'action politiques de Sankara, en convoquant de multiples sources institutionnelles, images et sons provenant pour l'essentiel de l'Institut national de l'audiovisuel français (INA) et de la Radio Télévision Suisse (lire page suivante). Le cinéaste dresse un catalogue quasi exhaustif des innombrables initiatives de ce «président des pauvres» qui s'emploie à améliorer les conditions de vie de la population et à faire évoluer les mentalités. Se succèdent ainsi à l'écran les campagnes de vaccination et d'alphabétisation, celles contre la malnutrition, la désertification, la corruption et l'excision, mais aussi des mesures féministes ou égalitaires parfois extravagantes (jours de marché interdits aux femmes pour y drainer les hommes, night-clubs fermés au profit des bals populaires).

LA PAROLE ET LES ACTES

Entre discours, interviews télévisuelles et cartons affichant des citations, ce sont aussi les mots de Sankara qui résonnent de toute leur force. On admire ses talents d'orateur, son humour et son franc-parler percutant. Enfin, c'est aussi un tempérament très rock'n'roll (il joue de la guitare électrique) qu'on découvre à travers quelques frasques savoureuses – comme lorsqu'il tente de voler un avion de ligne libyen à son allié Kadhafi!

Un hymne à la gloire de Sankara? Certes, Christophe Cupelin ne vise pas la démythification et la critique reste discrète, mais elle n'est pas absente. Fasciné par le personnage, le réalisateur brosse néanmoins son portrait en toute honnêteté intellectuelle, sans escamoter les travers dirigistes de sa politique. La tentation autoritaire s'insinue au détour de certaines déclarations et à travers la répétition de slogans comme «la patrie ou la mort, nous vaincrons» ou le rituel des «à bas» fustigeant les ennemis de la révolution. Et les appels à un peuple qui, de fait, n'a pas voix au chapitre dans le film, invite à s'interroger. Dans plusieurs séquences, le révolutionnaire répond par ailleurs aux questions des journalistes sur ses erreurs ou échecs. Jouer l'avocat du diable serait toutefois bien vain, l'intégrité de Thomas Sankara étant rarement prise en défaut.

D'autre part, si le documentaire aligne avec enthousiasme les réalisations et les audaces du charismatique capitaine, l'ombre de sa fin tragique plane sur la révolution en marche. L'usage répété d'un même plan sur le visage sinistre du traître Compaoré vient régulièrement rappeler que les jours de Sankara sont comptés. La menace se précise encore lorsqu'on perçoit l'hostilité que ce frondeur éveille à l'étranger, via quelques extraits de téléjournaux occidentaux ou ce «con-

seil» de Mitterrand qui recommande davantage de mesure à cet homme «un peu dérangeant» – la litote fait froid dans le dos!

COMPTE À REBOURS

En déclarant la guerre au néocolonialisme, à l'impérialisme et au «fantocheisme», ou en réclamant l'annulation de la dette des pays africains, Sankara se fait des ennemis sur le continent autant qu'en Europe et au-delà. «Incontrôlable», le révolutionnaire non aligné (qui refuse l'aide de Moscou) semble planter les clous dans son propre cercueil. L'ode à l'utopie burkinabé se confond ainsi avec la chronique d'une mort annoncée. On pense alors au destin comparable du président chilien Salvador Allende, éliminé lui aussi pour avoir imposé trop de transformations radicales durant ses trois ans au pouvoir.

Oscillant entre espoir et fatalisme, ambivalent et gagné in fine par une sourde mélancolie, ce remarquable *Capitaine Thomas Sankara* incite paradoxalement à baisser les bras autant qu'à lever le poing. Et propose par là même une passionnante réflexion politique, en plus d'un nécessaire travail de mémoire – qui reste encore à accomplir au Burkina Faso.

(lire aussi page suivante)

«Mon film n'est pas une hagiographie»



Séances en présence du cinéaste.

Sa 6 septembre à 18h30 au Cinéma Royal de Sainte-Croix, di 21 à 17h au Cinéma La Grange dans le cadre de «Delémont-Hollywood» (sélection suisse pour l'Oscar du meilleur film étranger), sa 4 octobre à 20h30 au Cinéma Le Sentier.
www.capitaine-thomassankara.net

Photos.

Ci-dessus: Christophe Cupelin. DR
En bas: Thomas Sankara et Jean-Philippe Rapp en 1985 à Ouagadougou. JEAN-CLAUDE GADMER

Impossible de ne pas reconnaître Christophe Cupelin lorsqu'il arrive au rendez-vous fixé pour notre interview. Sa chemise au vent dévoile un t-shirt reproduisant l'affiche du film, à l'effigie du révolutionnaire burkinabé. Sankara sur le cœur, détail qui résume à merveille la raison d'être de son *Capitaine Thomas Sankara*: partager la passion d'une vie pour cette figure politique exceptionnelle. Expert ès Sankara, le cinéaste genevois s'avère évidemment intarissable sur son idole. Rencontre.

Vous portez ce projet depuis vingt-cinq ans. Sankara, c'est une obsession personnelle?

Christophe Cupelin: Oui, une passion pour cet homme, la personnalité la plus surprenante que je connaisse. Je suis allé au Burkina Faso à 19 ans, en 1985. C'était pour moi la découverte d'un autre monde: l'Afrique, le Burkina – et la Révolution, qui se déroulait sous mes yeux. J'en avais une approche théorique, parce que je fréquentais des milieux révolutionnaires en Suisse. Mais là, j'étais témoin de son application pratique. Qu'elle soit menée par un leader aussi sincère et intègre, ça m'a marqué. Au-delà du personnage, j'étais fasciné par cet élan révolutionnaire, par l'engagement de la population. J'ai vu un peuple qui prenait son avenir en main, à l'opposé de l'image que les médias nous renvoyaient déjà de l'Afrique: des gens qui meurent de faim et qui n'ont «pas d'histoire», condamnés à la pauvreté.

Votre envie de faire du cinéma est née de cette expérience...

– Je participais à la construction d'un barrage et j'ai filmé les travaux avec une caméra super-8. Quand j'ai expliqué au responsable du chantier que je voulais ramener un souvenir à la maison, il m'a dit qu'il fallait en faire un film, pour montrer aux Européens ce qui se passait au Burkina. Cette idée que l'image puisse servir une cause noble m'a incité à me lancer dans le cinéma. A mon retour, je me suis inscrit à l'École supérieure d'art visuel à Genève, pour pouvoir proposer ensuite mes services au mouvement révolutionnaire burkinabé. Et puis Sankara a été assassiné. Je suis revenu dans le pays plusieurs fois. Entre 1985 et 2000, j'ai vécu la moitié du temps au Burkina et j'y ai tourné des courts métrages.

Pourquoi avez-vous choisi la forme du film d'archives?

– Au départ, j'avais un projet de documentaire raison-

nable: recueillir des témoignages, filmer sur place les traces de la révolution, ce que sont devenues ses réalisations, etc. Mais je n'ai pas réussi à réunir un budget suffisant. Je me suis donc rabattu sur des archives, un peu par défaut, mais aussi parce que j'avais constitué une collection personnelle.

Le projet a donc évolué avec une contrainte: s'accommoder des archives disponibles?

– En effet, impossible d'aborder certains sujets faute de traces audiovisuelles convaincantes. J'ai aussi eu recours à des images et sons additionnels pour étoffer une thématique ou un contexte. Mon idée était de présenter Sankara comme un révolutionnaire ayant pour seule arme une parole très forte.

Les zones d'ombre du personnage sont à peine suggérées: avez-vous fait le choix assumé de l'hommage, voire de l'hagiographie?

– C'est un hommage, mais pas une hagiographie. Le film distille quelques éléments négatifs. Quand un journaliste demande à Sankara s'il a des regrets pour les sept conspirateurs fusillés, il assume cette exécution face à la caméra alors qu'il s'y était opposé devant le Conseil national de la révolution. Il faut aussi savoir qu'il a sauvé le président Jean-Baptiste Ouédraogo, renversé lors du coup d'Etat du 4 août 1983. Les putschistes voulaient l'assassiner, mais Sankara l'a exfiltré du camp militaire en le cachant dans le coffre de sa voiture! A-t-il commis des erreurs? Il répond qu'il en faut mille pour une ou deux victoires. Une manière très humble d'avouer combien œuvrer au bien commun est compliqué. Le plus intègre des hommes sera confronté à des situations où il devra agir contre sa conscience. Le film n'est donc pas une apologie de la révolution, mais un questionnement. C'est aussi un hommage à ma génération qui a cru à cette utopie, qui s'y est lancée à corps perdu avec la conviction qu'on pouvait changer le monde. Je souhaitais partager cela.

Le film se concentre sur la parole et l'action politiques de Sankara, qui semblent conduire inévitablement à son assassinat. Au fond, *Capitaine Thomas Sankara* n'est-il pas davantage un requiem qu'un manifeste?

– Les deux à la fois, j'espère. Le personnage m'intéresse parce que, sans avoir toujours raison, il a répondu à tout. Même à la question de son assassinat. Huit mois

après le putsch qui l'a porté au pouvoir, un journaliste lui dit que Blaise Compaoré projeterait de le tuer. Il rétorque que si c'est vrai, il serait de toute façon incapable de l'empêcher. Sa mort revêt ainsi une dimension quasi «suicidaire», c'est le sacrifice d'un homme pour son pays. Sankara sait que, dans les années 1980, ses prises de position sont très dangereuses. En portant toujours un pistolet à la ceinture, il rappelle de manière symbolique qu'il est menacé en permanence. Il refuse aussi dès le début d'avoir une garde rapprochée, comme s'il assumait un destin tragique. Je trouve cela bouleversant.

Dans la citation qui ouvre le film, Sankara affirme que «chaque révolution apporte son originalité». Quelle était-elle dans le cas du Burkina?

– Il y a par exemple ce bréviaire animalier qui désigne des comportements humains. Avant la révolution déjà, certains dirigeants politiques étaient associés au lion, à l'hippopotame ou au crocodile. Sankara a repris et complété ce bréviaire. Dans la litanie des slogans scandés par les «à bas» de la foule, on commence par le colonialisme, l'impérialisme, etc. Puis ça continue avec les pintades orgueilleuses et les tortues à double carapace!

Votre admiration pour Sankara accrédite la thèse de l'«homme providentiel», du leader charismatique sauveur du peuple. N'est-ce pas problématique?

– Une telle vision suppose que les populations attendent un messie, ce qui est très dangereux. Je ne veux surtout pas en faire un et il n'est pas apparu comme tel. Sa popularité s'est construite à partir de ses faits d'armes durant la guerre avec le Mali, puis au gré de ses différentes fonctions au gouvernement.

Au Burkina Faso, avec Blaise Compaoré toujours au pouvoir, qu'en est-il de la mémoire de Sankara?

– Cette période est occultée et les gens de ma génération sont passés à autre chose. Quand j'ai parlé de mon projet à mes amis là-bas, ils m'ont dit d'oublier. C'est une des raisons qui m'ont poussé à faire ce film. Je veux contribuer à rendre au pays sa mémoire audiovisuelle, pour que le peuple se réapproprie son histoire. Aujourd'hui, les Burkinabés se mobilisent contre l'article 37 de la Constitution, qui permettrait à Blaise Compaoré de se représenter une énième fois à l'élection présidentielle en 2015.
PROPOS RECUEILLIS PAR MLR

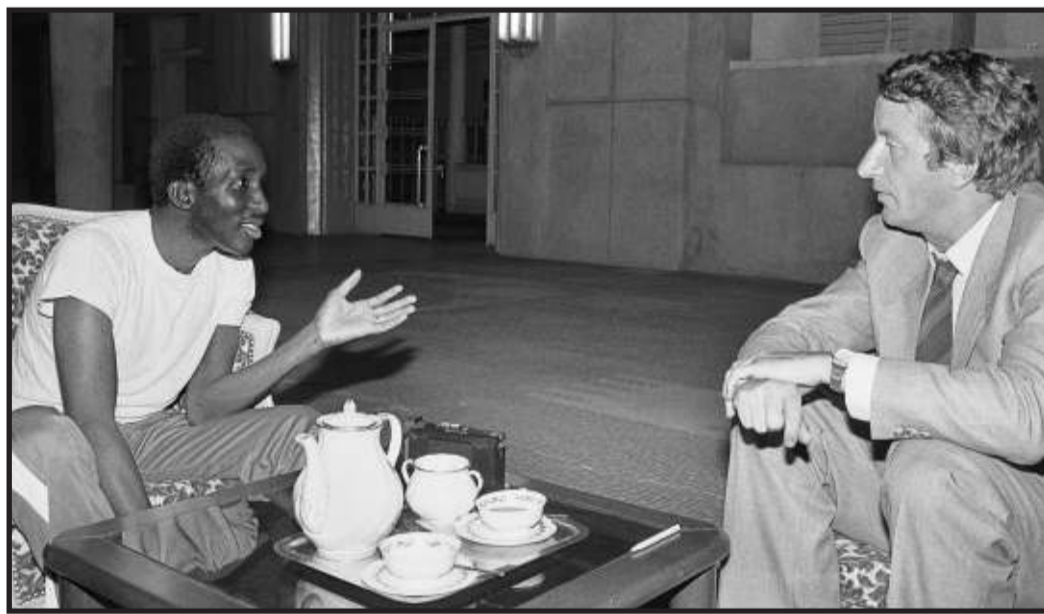
Quand la TSR s'engageait pour le Burkina Faso

RODERIC MOUNIR

Il y a trente ans, la RTS s'appelait encore TSR et son magazine Temps Présent était suivi religieusement chaque jeudi soir. L'un de ses producteurs-présentateurs emblématiques, Jean-Philippe Rapp, enseignait en parallèle à l'Institut universitaire d'études du développement (IUED). C'est dans le cadre de l'opération «Regards alternés», consacrée au mal-développement, qu'il effectue en mai 1983 avec Jean-Claude Chanel un reportage à l'hôpital de Ouagadougou. Des journalistes burkinabés découvrent de leur côté les HUG à Genève, établissement dont le budget équivaut à celui de leur pays! A Ouagadougou, l'équipe suisse est choquée par le dénuement et la débrouille érigée en système.

«Jean Dumur, patron de l'information, a estimé qu'on ne pouvait pas se contenter de diffuser ces images. Nous avons donc lancé une récolte de fonds pour remplacer les 720 lits de l'hôpital de Ouagadougou, qui étaient dans un état lamentable.» L'appel déclenche un immense élan de solidarité: «Nous pensons récolter quelques dizaines de milliers de francs, or au bout d'une semaine, nous avons un million.» Pour Jean-Philippe Rapp, la personnalité «extraordinaire» de leur interlocuteur, le docteur Sawadogo, a beaucoup contribué à l'impact du reportage. Quoiqu'il en soit, l'engagement de la TSR est exceptionnel et exige un suivi.

Un an plus tard, l'équipe repart donc pour expliquer aux téléspectateurs comment les fonds sont employés. C'est notamment une annexe de pédiatrie flambant neuve que le docteur Sawadogo va pouvoir diriger. Et Sankara dans tout cela? Au moment du premier reportage, il a été secrétaire d'Etat à l'Information puis brièvement premier ministre, avant de passer par la case prison. Entre-temps, un nouveau coup d'Etat l'a placé à la tête du pays. Après avoir suivi toute l'opération, Sankara assiste à l'inauguration de la pédiatrie. Constatant les bouleversements en cours, les journalistes suisses l'accompagnent



en tournée à travers le pays et recueillent ses propos sur sa conception du développement, son projet politique, sa volonté d'émancipation et de rupture avec l'afro-pessimisme. «Ce n'est pas parce que nous sommes pauvres que nous ne pouvons rien entreprendre»: son credo a du panache. «C'était un personnage, séducteur, d'un orgueil magnifique. Il avait cette façon très africaine de dire: L'histoire n'existe pas, je la réécrit, on reprend à zéro.»

UN LIEN FORT AVEC LA SUISSE

«Sacrifices pour une révolution» est diffusé par la TSR le 21 juin 1984¹. La parole de Sankara y tient la vedette. «Ce grand entretien est à ma connaissance le plus long qui existe de lui», souligne Jean-Philippe Rapp. La petite histoire a rejoint la grande. «En partant de la petite! C'est toute la singularité de cette aventure.» Pour l'homme de médias, les reportages de la TSR et ceux de Frank Musy à la radio ont tissé un lien

fort entre la Suisse et le Burkina. «Ce dirigeant jeune, sympa et maîtrisant la verbe a fait forte impression sur un public suisse déjà sensibilisé.»

Mais l'assassinat de Sankara coupe court à l'idylle. Jean-Philippe Rapp ne retourne à Ouagadougou qu'en 2011, pour les Rencontres Médias Nord-Sud dont il est l'initiateur. «J'ai constaté que, bien que Blaise Compaoré (*putschiste impliqué dans le meurtre de Thomas Sankara, ndr*) fût toujours au pouvoir, l'aura du capitaine rayonnait encore, particulièrement chez la jeunesse. Sa tombe, en revanche, est discrète. Sankara repose aux côtés des camarades tombés avec lui. Un grand baobab a poussé à proximité...» Sankara n'a pas fini de se rappeler à la mauvaise conscience de Compaoré: le doute persiste en effet sur l'identité du corps inhumé au cimetière de Dagnoen. La famille se bat depuis des années pour obtenir l'exhumation et l'expertise des restes. Certains hommes sont presque aussi gênants morts que vifs.

¹ Les deux reportages sont à (re)voir en ligne: tinyurl.com/nd7c8ay et tinyurl.com/q85k6oh

Jean-Philippe Rapp et Jean Ziegler ont coécrit un livre en 1986: *Thomas Sankara: un nouveau pouvoir africain*, Editions Favre, coll. Les Grands Entretien, 176 pp.

L'ombre du Che

Le 12 septembre 1987, au lendemain de la proclamation de la République populaire démocratique d'Ethiopie, Jean Ziegler est à Addis-Abeba avec sa compagne Erica Deuber-Ziegler. Thomas Sankara est présent aux côtés d'autres chefs d'Etat africains. Les deux hommes se connaissent depuis qu'en décembre 1983, le capitaine devenu président a voulu rencontrer l'auteur de *Main basse sur l'Afrique*. A Addis-Abeba, le couple Ziegler est invité à la résidence de Sankara, se souvient le sociologue genevois. «Au cours de la conversation, je lui ai dit que le mois suivant marquait les vingt ans de la mort de Che Guevara. Il a tout de suite réagi et voulu marquer le coup par une grande manifestation dans le stade de Ouagadougou.»

Militaire de carrière, Sankara a du flair mais une culture politique rudimentaire. Il demande à Jean Ziegler, qui a côtoyé le Che, de mettre par écrit tout ce qu'il sait de lui. «Nous nous sommes exécutés en une demi-heure sur une table basse du salon.» Sankara lit le document et demande quel âge avait le Che quand il est mort. «39 ans et quatre mois», indique Jean Ziegler. Le capitaine s'interroge, songeur: «Atteindrai-je jamais cet âge?» Sombre prémonition, qui se concrétise un mois plus tard, vingt ans presque jour pour jour après l'assassinat du révolutionnaire argentin. Juste avant, l'hommage à Che Guevara avait bien eu lieu à Ouagadougou. RMR